

CULTURE

AVIGNON  
"L'école des femmes"  
ouvre le 55<sup>e</sup> Festival

Le 55<sup>e</sup> Festival d'Avignon s'est ouvert sur un mode orageux et par "L'école des femmes", de Molière, dans une mise en scène claire et soignée mais trop lente et empestée de Didier Bezace. Pierre Ardit y campe, seul contre tous pendant les cinq actes, un Arnolphe mélancolique aux allures de dévot, aux côtés d'Agnès Sourdillon et d'Olivier Yhtier.

Un spectacle intelligent, cohérent et très bien interprété, mais long et un peu ennuyeux.

Page 15

FESTIVAL

**THEATRE** Ouverture sur le mode orageux pour le 55<sup>e</sup> été théâtral avignonnais. Pierre Ardit est un Arnolphe mélancolique aux allures de dévot dans "L'école des femmes", dans une mise en scène claire mais trop lente de Didier Bezace

# A Avignon, il a plu sur Molière

PHILIP TIRARD  
ENVOYÉ SPÉCIAL À AVIGNON

Il y avait un invité de trop vendredi dernier à l'ouverture du 55<sup>e</sup> Festival d'Avignon. Comme à Wimbledon, l'orage a empêché le jeu, venant rappeler aux festivaliers que les étoiles habituellement visées au-dessus de la Cour d'honneur du Palais des Papes ne sont pas tout à fait inamovibles.

Dans les rues de la cité médiévale, les pierres séculaires accumulent la chaleur et enserrant l'action d'un festival qui attire toujours autant de monde, professionnels et public confondus. L'axe menant de la gare à la place des Palais, interdit à la circulation le soir, est noir de monde. Des attroupements se constituent autour des spectacles de rue : prestidigitateur en smoking, marionnettiste chorégraphe sur fond de rap, ménestrels accompagnés d'instruments médiévaux, bateleurs en tous genres, sans compter l'inévitable homme-statue qui surprend les passants inattentifs d'un mouvement brusque.

Sur la place des Palais, des barrières nadar créent un grand espace vide devant l'entrée monumentale de la forteresse édifiée par les pontifes français du XIV<sup>e</sup> siècle. Sa façade caractéristique s'orne cette année d'une grande affiche annonçant l'exposition du Nobel de littérature Gao Xingjian : la première rétrospective de ses peintures en France - il vit à Paris depuis de nombreuses années - se déroule dans la grande chapelle jusqu'au 4 novembre.

Un quart d'heure avant la

représentation, les grandes portes s'ouvrent majestueusement pour donner accès au temple : un frisson parcourt la houle des pèlerins massés devant le portail, la grand messe va pouvoir commencer.

## ENTRE LEAR ET TARTUFFE

La grande affaire que d'être cocu ! Sur ce thème bourgeoisement éternel, Molière a conçu ce curieux objet théâtral qu'est "L'École des femmes". Un homme mûr, Arnolphe, entend se mettre à l'abri de l'inconstance féminine en épousant une jeune femme, Agnès, dont il a fait assurer l'éducation depuis l'âge de quatre ans, préservant sa pureté et son innocence de tout commerce avec le monde et ses vices. Las, son stratagème fait long feu, l'oie blanche est tombée toute rôtie dans le piège de l'amour. Le personnage et la pièce sont des plus connus, c'est un des "tubes" absolus de Molière...

"Une pensée malade. C'est à quoi vont devoir se confronter tous les personnages de la pièce." Le metteur en scène Didier Bezace, fondateur du Théâtre de l'Aquarium en 1970, directeur du Théâtre de la Commune depuis 1997, acteur au théâtre, au cinéma et à la télévision, est loin d'être novice à Avignon. C'est un homme précis, rigoureux, respectueux des textes et du public, mais sans concessions sur le plan artistique. Invité à plusieurs reprises par le directeur du Festival, Bernard Faivre d'Arcier, à affronter la Cour (et notamment pour "Le Colonel-Oiseau" du Bulgare Hristo Boytchev), il avait jusqu'à présent refusé, désirant "montrer une solitude devant les deux mille deux cents spectateurs. Une personne. Et rien



Pierre Ardit est Arnolphe, seul contre tous pendant les cinq actes de "L'École des femmes" dans la mise en scène soignée mais empestée de Didier Bezace.

qu'une." (Le Monde du 5 juillet 2001).

Cette personne isolée, c'est Arnolphe, incarné en l'occurrence par Pierre Ardit, acteur chevronné, puissant et aimé du public. Longue chevelure argentée fouettée par le vent, costume noir des dévots, brigadier manié comme un sceptre disproportionné, Ardit compose un Arnolphe mâtiné de Lear et de Tar-

tuffe. Juché sur un plateau incliné - rappel des tréteaux de la commedia dell'arte -, comme posé par une folle imagination parmi les clochers d'église, il déroule son délire sur ce périlleux toit du monde, dans une solitude où les autres personnages ne peuvent le rejoindre qu'au prix d'une escalade ou en surgissant d'une trappe.

Au bilan, c'est intelligent, cohé-

rent, très bien interprété, long et un peu ennuyeux. Le souffle épique que demande la Cour d'honneur nuit à la vivacité de Molière, soulignant le caractère répétitif de l'œuvre. Ardit, pourtant, joue ample et généreux. Agnès Sourdillon donne au personnage dont elle porte le prénom à la ville des accents neufs et émouvants : à la raison déraisonnante d'Arnolphe, elle oppose

l'intelligence du cœur. Son soupirant Horace, Olivier Yhtier, trop en finesse, manque de présence. La dernière image du spectacle est d'une simple et poignante poésie.

Cette Cour reste décidément le lieu impossible et indispensable du Festival d'Avignon.

Le festival se déroule jusqu'au 28 juillet. Tél. 00.33. (0) 4.90.14.14.14. Web : [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)